

« La psychanalyse à l'ouvrage »
collection dirigée par Gabriel Balbo

Au-delà de l'amour et la haine*,
le désir de savoir fait l'amour
haine de l'ignorance

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

* *Jenseits von Liebe und Haß*

S. Freud : « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci ».

Héritiers de l'exil et de la Shoah

DES MÊMES AUTEURS

Hélène Oppenheim-Gluckman

Mémoire de l'absence. Clinique psychanalytique des réveils de coma, Masson, 1996.

La pensée naufragée. Clinique psychopathologique des patients cérébro-lésés, 2^e éd., Anthropos, 2006.

Daniel Oppenheim

Grandir avec un cancer. L'expérience vécue par l'enfant et l'adolescent, De Boeck, 2003.

Parents en deuil. Le temps reprend son cours, érès, 2002.

Dialogues avec les enfants sur la vie et la mort, Le Seuil, 2000.

Ne jette pas mes dessins à la poubelle. Dialogues avec Daniel, traité pour une tumeur cérébrale, entre 6 et 9 ans, Le Seuil, 1999.

L'enfant et le cancer : la traversée d'un exil, Bayard, 1996.

Hélène Oppenheim-Gluckman
Daniel Oppenheim

Héritiers de l'exil et de la Shoah

Entretiens avec des petits-enfants de Juifs
venus de Pologne en France

Avec des contributions de
Izio Rosenman
et Michal Gans

La psychanalyse à l'ouvrage

érès
éditions

Conception de la couverture :
Anne Hébert
d'après une gravure d'Olivier Debré, *Signe personnage V*,
1990, Lacourière-Frélaout imp. (coll. privée, DR)

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-2068-0
Première édition © Éditions érès 2006
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Table des matières

INTRODUCTION.....	7
EN FRANCE	
Nicolas	11
Béatrice.....	26
Gabriel	49
Deborah	60
Ruth	85
Florence	100
Y.	111
David	128
Léa	138
Nadia.....	148
Benjamin	166
L.	178
A.	194
Boris	211
ENTRE LA FRANCE ET LA POLOGNE	
Maria.....	227
RETOUR DE POLOGNE	
Agatha.....	250
Jan	265
QUE NOUS ENSEIGNE LA TROISIÈME GÉNÉRATION ?	
Témoigner	277
POUR CONCLURE	297
ANNEXES	
1. Les Juifs en Pologne.....	299
2. La Shoah, Michal Gans.....	305
LEXIQUE, Izio Rosenman	308
BIBLIOGRAPHIE	313
REMERCIEMENTS.....	317

Introduction

Ce livre s'adresse à tous ceux qui s'intéressent aux questions :

- de la transmission transgénérationnelle des repères identitaires et des traumatismes ;
- de l'exil ;
- de la Shoah ;
- de la construction de l'identité dans ces situations.

Ces questions sont aujourd'hui sur le devant de la scène politique et sociale en Europe et dans le monde.

Il étudie le regard que portent des petits-enfants sur leurs grands-parents juifs venus de Pologne en France, sur leurs parents et sur eux-mêmes, leur questionnement sur la place qu'ils occupent dans l'histoire familiale qui a été prise dans l'Histoire du siècle, et la façon dont celle-ci a influencé leur identité et leurs choix de vie. À une époque où les migrations tendent à devenir un phénomène généralisé dans le monde, où les guerres et les génocides se multiplient, nous souhaitons contribuer à la réflexion sur le devenir de ceux qui vivent l'exil et de ceux qui ont été confrontés à un traumatisme historique majeur.

Il a plusieurs origines : le soixantième anniversaire de la libération d'Auschwitz, l'inauguration en France du Mémorial de la Shoah, l'année de la Pologne en France qui succède à son entrée dans l'Europe. Ce début du XXI^e siècle voit aussi la disparition progressive de la première génération des Juifs de Pologne venus en

France, ce qui incite leurs petits-enfants à réfléchir avec une acuité accrue sur leur place et les responsabilités qui en découlent.

Nous avons eu vingt-cinq entretiens avec des petits-enfants de Juifs venus de Pologne en France. Nous en avons retranscrit et commenté ici une quinzaine. Ils constituent le socle du livre. Notre ambition n'est pas de faire une description de cette « troisième génération » dans sa diversité mais de montrer certains mécanismes de la transmission des valeurs, des identités, de la mémoire et des traumatismes. Ce livre, dans le cadre limité de tels entretiens, rapporte comment ces petits-enfants nous ont fait part du regard qu'ils portent sur leur famille et la façon dont ils cherchent à trouver leur propre voie.

Le nombre de nos interlocuteurs est certes restreint, mais nous avons été attentifs à leur diversité du point de vue de leur sexe, de leur âge, de leur situation familiale, de leur profession et leur insertion sociale, de leur histoire familiale, de leurs références identitaires, de leur relation au judaïsme. Quasiment tous ont fait des études universitaires. Cette limite à la diversité découle sans doute du très fort investissement de cette immigration dans le savoir et les études ¹. Ils ont accepté ces entretiens parce qu'ils étaient intéressés par notre projet. Ils en attendent les conclusions. Ils ne souhaitent ni jugements, conseils ou position thérapeutique, même s'ils connaissent notre métier de psychanalystes. Tous avaient déjà beaucoup et depuis longtemps réfléchi aux questions sur lesquelles nous leur proposons de s'exprimer. Ils étaient « en recherche » et aucun n'avait de position arrêtée. Beaucoup ont dit, en fin d'entretien, que celui-ci les avait troublés mais aussi aidés et qu'il fut un point d'appui dans leur tentative de s'approprier leur histoire familiale et d'y trouver leur place. Ils étaient d'accord avec l'enregistrement de l'entretien au magnétophone (dont nous leur remettons une copie) et le projet de publication. Ils ont tous relu leur entretien et nos commentaires avant la publication du livre et cette relecture fut souvent l'objet d'échanges intéressants et riches.

Ils nous ont parlé de la vie de leurs grands-parents en Pologne, des raisons de leur venue en France, de la façon dont ils ont traversé la guerre et la Shoah et dont ils ont vécu après, de ce qu'ils leur ont transmis comme valeurs, mémoire, traumatisme, identité, ainsi que du regard qu'ils portent sur leurs grands-parents et sur

1. D. Schnapper, *Juifs et israéliens*, Paris, Gallimard, 1980.

leurs parents. Nous leur avons proposé aussi de parler de leurs propres choix de vie, de leur rapport au judaïsme, de leurs références idéologiques, religieuses, politiques, de leurs projets. Nous avons été attentifs à la perception qu'ils avaient de leurs grands-parents et plus largement de l'histoire de leur famille. En particulier, nous avons cherché à repérer quelle continuité ou rupture il y avait eu dans cette histoire et, dans ce dernier cas, ses causes, ses conséquences ainsi que l'existence d'une refondation ou d'une reprise de continuité. Nous avons aussi été attentifs à la place qu'ils occupent dans l'histoire familiale et à la perception qu'ils en ont : sont-ils pris dans un devoir de fidélité, une aliénation à un passé trop lourd ou trop héroïque, dans une volonté de prise de distance ? Ils ont aussi été invités à parler de ce que représentent pour eux la Pologne (le pays d'origine), la France (le pays d'accueil), l'Allemagne et Israël.

La lecture que nous proposons de ces entretiens n'a pas pour but ni pour vocation d'étudier la psychopathologie de ceux que nous avons rencontrés ou celle de leur famille mais de faire apparaître certains traits significatifs de leur questionnement, de leurs façons de penser, de leurs choix de vie à partir de leur histoire, telle qu'ils l'ont reçue, perçue, comprise, assumée, telle qu'ils la disent. Elle n'est pas la seule possible mais nous souhaitons en montrer la cohérence et la pertinence dans la compréhension de ces petits-enfants et plus généralement dans la compréhension des positions subjectives des descendants d'immigrés dont les familles ont traversé des épreuves difficiles.

Nous avons proposé comme point de départ de l'entretien et du récit le départ de Pologne et non la Shoah afin que la place de celle-ci, événement majeur de leur histoire, ne soit pas d'emblée mise en position de tout surdéterminer. Ainsi pouvait mieux apparaître le rôle de ce qu'ont vécu leurs grands-parents et leurs arrière-grands-parents avant la guerre, les spécificités de l'histoire ou du fonctionnement familial et la continuité dans laquelle ils tentent de s'inscrire (symbolique, imaginaire, mythique) ou la rupture avec leur histoire.

Développer une réflexion sur la troisième génération à partir de cures psychanalytiques aurait sans doute donné accès à des hypothèses plus riches et complexes sur les processus inconscients en jeu mais la demande de cure à l'origine de la relation aurait sélectionné nos interlocuteurs.

Pourquoi la Pologne ? C'est là que vivaient avant la Deuxième Guerre mondiale le plus grand nombre des Juifs Européens, que fonctionnèrent les plus importants camps d'extermination. Pourquoi la Pologne seule ? Pour des raisons d'homogénéité.

Pourquoi la troisième génération ? Parce qu'elle n'a pas eu à subir les effets directs de l'exil et de la Shoah et que l'intégration en France après deux générations pouvait sembler acquise. Cette stabilité et cette sécurité les laissent plus libres de redéfinir leur propre place et leurs responsabilités dans la transmission de l'histoire familiale.

Prenant appui sur le passé, donnant la parole au présent, ce livre est tourné vers l'avenir.

EN FRANCE

Nicolas

J'ai trente ans. J'ai vécu cinq ans aux États-Unis, pour étudier puis pour travailler. Je travaille actuellement dans une banque d'affaires. Je suis célibataire mais j'envisage de me marier un jour et d'avoir des enfants. Mon ex-amie est d'origine juive par sa mère, moitié turque, moitié italienne, très internationale. Elle a beaucoup vécu à l'étranger, comme moi. Mes quatre grands-parents sont venus de Pologne juste après la guerre. Mes grands-parents maternels sont morts, en 1983 et en 1993. Les autres sont toujours vivants.

Mon grand-père maternel est né en 1907 et il a fait des études de chimie en France. De retour en Pologne il s'est marié avec ma grand-mère. Ils n'ont pas connu les camps, ils ont été enfermés dans le ghetto de Varsovie. Ma grand-mère en a sorti une partie de sa famille et de celle de mon grand-père et ils se sont cachés pendant la plus grande partie de la guerre dans une cave chez des Polonais. Ils sont venus ensuite en France mais leur projet était de partir aux États-Unis. En attendant le visa de ma grand-mère, ils se sont installés et mon grand-père a créé assez rapidement une petite affaire de jouets. Quand le visa est arrivé, au bout de trois ans, ma mère était née et ils sont restés en France. En fait j'ai fait une erreur. Ils ont eu, juste à la fin de la guerre, une petite fille, qui est née malade. Ils sont partis en Suède pour la soigner mais les Suédois ne sont pas arrivés à sauver la sœur de ma mère et elle est décédée. Entre temps ma mère est née.

Du côté de mon père, ils ont été tous déportés. Mon grand-père venait de Varsovie, ma grand-mère de Cracovie. Grand-père a vécu dans le ghetto de Varsovie, il a vu son père et sa mère se faire rafter le jour de *Kippour* *, puis lui-même l'a été avec son frère. Ma grand-mère avait deux sœurs. Ses parents sont morts à Auschwitz, les trois sœurs ont été déportées dans trois camps différents, l'une à Auschwitz. Cette dernière fut libérée en 1944 par le roi de Suède dans le cadre de l'échange pétrole contre prisonnières. Elle a eu la chance d'être choisie. Elle a vécu jusqu'à la fin de sa vie en Suède où elle s'était mariée avec un Juif suédois. Son autre sœur a survécu elle aussi. Elle a émigré en Palestine et s'est mariée avec un Israélien. Ma grand-mère est passée dans plusieurs camps pour finir dans un camp de concentration au fin fond de la Pologne. Elle y a rencontré mon grand-père. Ils s'en sont sortis et se sont mariés en mai 1945. Ils sont arrivés à Paris un peu par hasard. En effet, ils ne pensaient pas qu'ils leur restait de la famille hormis un cousin éloigné de ma grand-mère qui lui avait légué un hôtel en France. C'est pour cela qu'ils sont venus là bas, ici je veux dire. Je pense qu'ils avaient aussi peur des communistes, qu'ils voulaient s'éloigner de cela. Ils ont tout de suite travaillé dans le textile, d'abord chez des gens puis ils ont monté leur propre affaire avec succès. Ils parlaient à peine le français.

Vous avez dit tout à l'heure « là bas » à la place de « ici ».

Je me plaçais dans « leurs chaussures ». Comme j'ai moi-même vécu un peu à l'étranger...

Et l'histoire de votre famille avant vos grands-parents ?

Je ne la connais pas tout. Les parents de ma grand-mère paternelle avaient un magasin de chaussures dans le centre de Cracovie. Le grand-père de mon grand-père paternel était un rabbin, je crois. Du côté de ma mère, c'étaient des notables. Ils ont pu envoyer mon grand-père maternel faire des études en France. Le grand-père de mon grand-père paternel a senti le vent tourner. Il est parti s'installer en Palestine en août 39. Il a essayé de faire bouger la famille mais peu l'ont suivi. Mon grand-père paternel à la fin de la guerre a écrit une lettre à son grand-père où il raconte ce qui s'est passé, les rafles, les déportations, la mort de son frère à Majdanek ¹.

* Les mots en italique renvoient au lexique.

1. Camp de concentration, en Pologne.

D'où tenez-vous ces connaissances ?

Mon grand-père paternel a écrit l'an dernier un livre, *Lettre à mon frère*, parce qu'il n'a pas complètement exorcisé sa séparation d'avec son frère. Quand leurs parents ont été raflés, son frère et lui ont fait le pacte de rester toujours ensemble. Quand ils sont arrivés à Majdanek ils ont soudoyé un kapo avec un morceau de saucisson et celui-ci leur indiquait où il fallait travailler pour avoir le maximum de chances de revenir le soir. Un jour, machinalement, le frère de mon grand-père a mangé ce saucisson et le garde s'est alors efforcé de les séparer. Il a envoyé mon grand-oncle travailler en dehors du camp. Un jour mon grand-père voit un panneau où on demande des volontaires pour aller à Auschwitz. Il ne savait pas ce qu'était Auschwitz. Il s'est dit que ça permettait de faire un voyage, de ne pas travailler, ça ne pouvait pas être pire que Majdanek. Il s'est inscrit mais son frère n'a pas pu. Il ne pouvait plus faire marche arrière, il est monté dans un train qui n'est jamais arrivé à Auschwitz mais dans un camp de travail où il a failli mourir et où il a rencontré ma grand-mère.

Aviez-vous toutes ces connaissances avant ce livre ?

Oui. Mes grands-parents paternels m'ont toujours expliqué d'où ils venaient, mais sans émotion. J'ai d'eux l'image de gens qui ont connu une réussite professionnelle incroyable compte tenu de leur passé. Ils n'ont pas fait d'études. Ils ont toujours inculqué certains principes comme « profiter de la vie ». Ils ont un attachement à la vie hors du commun, surtout pour des gens qui ont traversé ces épreuves.

Pour moi, il y a deux types de survivants. Les uns n'ont jamais compris pourquoi ils ont survécu, l'ont très mal vécu, sont restés prisonniers de leur passé, ce qui a provoqué des suicides et des dépressions. Les autres, comme mes grands-parents, ont démarré une nouvelle vie après les camps, ont tourné la page mais sans tirer un trait sur le passé – ils ont vécu l'atrocité la plus absolue – tout en ayant des moments difficiles, des retours de souvenirs. Ils ne nous ont pas assommés dans notre jeunesse avec la déportation, ils nous en ont fait part, nous posions des questions mais ce n'était pas un sujet de conversation permanent.

Mes grands-parents maternels n'ont pas traversé la même chose. Mon grand-père est mort quand j'avais dix ans, je n'ai pas pu aborder tout cela avec lui. Les souvenirs que j'ai de ma grand-mère sont pénibles : quand je partageais sa chambre lors des

vacances elle faisait des cauchemars et elle hurlait en allemand car elle entendait les bruits de bottes des soldats allemands, elle pensait qu'ils venaient la chercher et elle se réveillait en sursaut. Cela m'a marqué.

La première vraie confrontation à leur souvenir de déportation a eu lieu à vingt ans, lors d'un voyage en Pologne, à Varsovie, Cracovie et Auschwitz à l'occasion de la commémoration des cinquante ans de l'insurrection du ghetto de Varsovie. Jusque-là j'avais les histoires de mes grands-parents, l'image de la Pologne, les livres, les films, et quelques histoires personnelles, mais rien de très précis. Dans l'avion, je lis un article sur l'insurrection du ghetto de Varsovie intitulé : « J'avais seize ans et j'ai tout vu. » J'y lis une histoire que je ne connaissais pas et je m'aperçois que c'est mon grand-père qui est interviewé. C'est un premier choc.

Le deuxième choc eut lieu à Varsovie. Le premier endroit où mon grand-père nous emmène est *L'Umschlagplatz*, l'endroit où on rassemblait les prisonniers pour les faire monter dans les trains. Il imagine comment son père et sa mère sont montés dans un train et il nous décrit comment lui et son frère sont montés dans un autre train. Ça, c'est le premier choc.

Le deuxième survient quand il nous emmène dans le ghetto, ce qu'il en reste, un monticule de pierres, que je mets en regard de ce que j'ai lu et du nombre de gens qui y étaient emprisonnés. Le deuxième choc est avec les Polonais : ce sentiment d'hostilité permanente vis-à-vis des Juifs. Je le savais, mais je l'ai vécu.

Troisième choc, on se rend à la synagogue où on nous explique que le rabbin s'est fait tabasser par des « skinheads », que ça arrive quotidiennement. Le quatrième choc a été lors de notre arrivée à Cracovie. En descendant du train un chauffeur de taxi me regarde droit dans les yeux et dit « Auschwitz ? » Je me dis : « Comment sait-il ? » Nous visitons la ville, nous allons voir là où étaient mes arrière-grands-parents, puis nous allons à Auschwitz. Nous commençons par visiter Birkenau. Même si je pouvais imaginer les horreurs et les atrocités, être mis devant a été une énorme claque en raison du gigantisme du camp, du niveau industriel de la chose. Quand on lit on ne s'en rend pas compte.

Le deuxième choc : je ne pouvais pas appréhender comment mes grands-parents ont pu survivre à un tel environnement, au

2. Depuis quelques années, le musée d'Auschwitz est devenu une des principales destinations des touristes en Pologne, et la principale pour Cracovie, ville située à 40 km du camp.

froid, aux brutalités. Ma grand-mère mesure un mètre cinquante-cinq, elle est frêle même si elle a une force de caractère importante, c'est quelqu'un de très calme.

Le cinquième choc vient rapidement. Nous arrivons au bout des rails, là où il y a les ruines des chambres à gaz et des fours crématoires. Elle me demande d'aller déposer une bougie au milieu des ruines à la mémoire de ses parents qui sont morts ici. Il y a du vent, je n'arrive pas à l'allumer, cela m'a pris une demi-heure peut-être. Je m'acharne, je me dis que si elle a pu traverser quatre ans de déportation je dois bien être capable d'allumer une bougie. C'est un travail de mémoire, il faut que j'y arrive. Je commence à pleurer, je me sens prisonnier, tout petit à cause de cette différence entre moi, cinquante ans après, libre, et mes arrière-grands-parents qui eux n'avaient pas cette chance, et qui y sont restés. Après avoir allumé cette bougie je sors du camp en courant sur les rails sans me retourner – j'ai rarement couru aussi vite – pour exorciser ce passage difficile, pour en sortir, pour dire que nous n'y sommes pas tous restés, que personne ne peut m'empêcher de sortir.

Le sixième choc : lors de la visite d'Auschwitz I, là où il y a le musée. On ne se rend pas du tout compte là de ce qui a pu se passer dans ce camp. Si on enlève les barbelés ça pourrait ressembler à une université américaine du Massachusetts, jusqu'à ce qu'on visite les chambres à gaz. Le dernier choc : nous visitons le bloc consacré aux Juifs, et la première photo que nous voyons, prise dans le ghetto de Varsovie, montre un homme qui marche avec deux personnes. Ma mère dit : « C'est mon grand-père. » Pour la deuxième fois dans la journée, cela concrétise l'horreur, la rapproche. J'éprouve alors un sentiment de rage contre les Allemands et les Polonais, une haine féroce, et le refus de mon grand-père paternel qu'on achète une voiture allemande s'est concrétisé une fois de plus. Et si je croisais un Allemand dans la rue, de l'âge de mes grands-parents, il fallait me retenir pour ne pas lui sauter dessus.

Quelles images avez-vous de vos grands-parents ?

Des deux côtés ils m'inspirent une admiration sans borne, quelles que soient leurs différences de personnalité. Ils ont accompli tellement de choses à partir de rien, sans parents, sans personne pour les guider. Ils étaient très académiques, très scientifiques, très méthodiques, avec un goût prononcé pour l'art et la culture. Ce sont des battants qui tous ont traversé des épreuves sans que rien ne les fasse craquer, qui ont refait leur vie. Pour mes grands-parents

paternels, ça a été des enchaînements de destin, un peu la chance, c'est presque mystique pour moi. Ils sont des joueurs de cartes, de casino, dans une revanche sur la vie, une agressivité et une prise de risque démesurée, du tout ou rien à chaque fois. Ça représente bien la façon dont ils ont traversé la guerre. Mes grands-parents maternels eux l'ont traversée cachés dans une cave, avec méthode : ils avaient un bout de chaîne en or qui leur servait à payer chaque mois la personne qui les cachait.

À quel moment commence pour vous leur histoire ?

Après la guerre, quand ils commencent une nouvelle vie. J'ai du mal à imaginer leur vie pendant la guerre. Je me mets dans leurs chaussures et je me demande si j'aurais été capable de survivre de la même façon qu'ils l'ont fait. Je me suis posée cette question des centaines de fois. Je n'en suis pas certain. Cette réflexion est effrayante. Chaque fois que j'ai l'impression de « déconner », que ma vie n'a pas de sens, je me dis : « T'es un petit con, tu as tous les outils sans avoir rien à faire alors qu'il n'y a pas si longtemps des gens très proches de toi n'avaient rien à bouffer, se faisaient taper dessus, et on tuait leurs parents. » C'est une référence morale, mais pas écrasante, au contraire, c'est un point de repère. La guerre a marqué une cassure dans l'histoire de ma famille, la principale. Avant cette rupture ils avaient une vie assez insouciante. Les quatre familles pensaient qu'il fallait être éduqué, et toujours avancer. C'était une vie assez comparable à celle que j'ai pu vivre et c'est pourquoi elle est moins intéressante pour moi et je l'ai un peu occultée. Mais je continue de m'interroger : « Comment ont-ils fait pour survivre ? » Mon grand-père dit que c'est parce qu'il est arrivé à Majdanek à la fin de l'hiver, les conditions de vie y étaient donc un peu meilleures que s'il avait eu tout l'hiver à y passer. Ça, c'est le destin. Mais il y a aussi cet esprit de battant. Dans le deuxième camp où il arrive, là où il rencontre ma grand-mère, il y avait des résistants polonais qui travaillaient dans l'usine du camp, une fabrique d'armes, et ils en faisaient sortir des munitions. Les Allemands s'en sont aperçus. Mon grand-père était un des rares prisonniers juifs affectés à cette unité de production. Les SS l'ont torturé mais il n'a pas parlé. Il a été laissé pour mort. Les résistants polonais l'ont ensuite soigné et sauvé.

Mon grand-père paternel a quatorze ans en 1939, c'est la fin de son enfance, et vingt ans en 1945. Il est beaucoup plus adulte à vingt ans que je l'étais à son âge. D'abord il s'est marié et il n'a plus

personne pour lui dire ce qu'il faut faire, il est son seul guide, il a vécu tellement de choses.

Pouvait-il s'appuyer sur le souvenir de ses parents ou de ses grands-parents ?

J'en suis persuadé. Leurs valeurs de vie qui ont traversé la guerre et qu'ils nous ont transmises, l'honnêteté, la droiture, le respect de la parole donnée, l'éducation, sont essentielles. Mon grand-père paternel a été libéré par les Russes et son premier acte en sortant du camp a été de s'improviser traducteur pour les officiers russes parce qu'il avait appris l'anglais avant guerre et l'allemand pendant la guerre. Avoir pu rebondir aussitôt et avoir pu se rendre utile, il le doit à sa mère qui ne cessait de le pousser à étudier les langues.

Et ce qui a été transmis à vos parents ?

L'éducation. Mes parents se sont rencontrés à la fac. Mon grand-père maternel était très strict, très ordonné, et austère. Il voulait que sa fille se marie avec quelqu'un d'éduqué, d'établi, juif, et de préférence ashkénaze. Mon grand-père paternel aimait plutôt conduire des voitures de sport, bronzer, il s'assurait que son entreprise fut toujours à la pointe de la technologie. Il y avait toujours une trace du passé chez mes grands-parents paternels mais ils étaient tournés vers l'avenir. À chaque épreuve ils pensaient que ce n'était rien comparé à ce qu'ils avaient traversé et ils pensaient pouvoir rebondir et recommencer. Et ils ne se laissaient pas faire. Telle est leur philosophie, qui m'inspire.

Pour mes grands-parents paternels la France a été une terre d'accueil, l'eldorado, un pays qui leur a permis d'arriver là où ils sont et de refonder une famille. Mon grand-père paternel a un immense respect pour la France et la République. Il a été décoré de la légion d'honneur récemment, avec une grande fierté. Mes grands-parents maternels ont toujours gardé un esprit de mobilité. J'ai de la famille, des deux côtés, aux États-Unis. Mon grand-père maternel avait un frère en Allemagne. Je ne sais pas pourquoi il s'est installé en Allemagne, et je crois que mon grand-père et lui ne se sont jamais compris. Pour moi, c'est impossible de vivre dans ce pays. Mais mon grand-oncle pensait qu'étant juif on ne pourrait rien lui refuser après la guerre. Mon grand-père maternel ne faisait pas de différence entre Polonais et Allemands, les considérant tous deux pourris et inapprochables.

Mon grand-père paternel est retourné en Pologne en 1988 pour des affaires (bien qu'il disait que les Polonais étaient antisémites et qu'il ne retournerait jamais dans ce pays) et il a réussi à rencontrer et lier des liens d'amitié avec des représentants du gouvernement polonais. Ensuite, pendant plusieurs années il y allait régulièrement. La haine des Polonais a été exorcisée. Prendre sa revanche, c'était aller faire des affaires là-bas, se dire : « Je suis parti vidé et pieds nus de ce pays, et aujourd'hui je reviens comme un homme accompli, c'est moi qui prends les décisions et qui impose mon point de vue. » Se mettre dans cette position de force est une façon d'exorciser le passé.

Pendant longtemps j'ai été très fier d'être Français, de l'héritage culturel, de la liberté, et ce n'était pas contradictoire avec la fierté d'être Juif. Je suis Français et Juif, ou Juif français. J'aime les différences, ne pas être comme les autres, et c'est pourquoi aussi j'ai beaucoup vécu à l'étranger. Nous avons beaucoup vécu entre nous, et dans la famille il y avait la notion de différence entre nous et les *goy*s. Nous avons un très fort sentiment de la culture et de l'identité juives, sans être religieux. Aujourd'hui, je pense que la France est un passage. J'aime ce pays mais pas ce qu'il représente, son immobilisme, les archétypes de sa culture, y compris ceux par rapport aux Juifs. Je ne suis pas certain d'y finir mes jours, je suis capable de vivre ailleurs. Pour mes grands-parents maternels la France était un pays de passage et pour mes grands-parents paternels un pays d'arrivée.

Israël est ce que nous devons protéger à tout prix. C'est une philosophie de vie, constamment la vie ou la mort. La priorité c'est la vie, la survie et le regard vers l'avenir. C'est l'admiration pour un pays qui non seulement survit depuis soixante ans, entouré d'ennemis qui souhaitent sa destruction, mais qui réussit, c'est incroyable. C'est un parallèle avec l'histoire de mes grands-parents, donc un attachement naturel.

Il était inconcevable pour mes grands-parents de ne pas se marier entre Juifs. Ils ont été éduqués ainsi et le mariage de mes parents a correspondu à ça. Je me vois assez mal marié avec une non-juive. Leurs familles étaient religieuses et avaient donc une notion du judaïsme plus développée que la nôtre. Les Juifs en Pologne vivaient entre eux et quand ils parlaient polonais leur accent les rendait reconnaissables immédiatement.

Pour vous et pour eux, être juif est-ce la religion, la Shoah, vivre ensemble ?

Oui, et aussi la nourriture, la culture, la philosophie, la littérature, l'identité qui fait que d'une famille à l'autre, de grand-mère à grand-mère on entend les mêmes discours, et aussi la façon d'aimer ses enfants, la surprotection.

Mon grand-père maternel faisait partie du *Bund*, ancré à gauche, socialiste. Mon grand-père paternel était moins marqué politiquement. Pour lui, après la guerre, la dictature était le danger et la démocratie le seul idéal.

Quelles sont vos références du judaïsme ?

En premier lieu c'est une identité. On naît juif, c'est transmis par la mère, on ne choisit pas. C'est une vraie identité, c'est génétique. C'est aussi une culture, une façon de voir les choses, de comparer les événements à la Shoah. Ce sont de grandes étapes dans la vie comme la *Bar Mitzvah*, les fêtes, on ne va pas à l'école à *Kippour*, à *Roch HaChanah* : c'est une différence, on n'est pas comme les autres, ce n'est pas une tare mais une fierté. Nous sommes allés à l'école laïque et nous étions fiers d'être Juifs.

Et la culture, la littérature, la peinture ?

Notre première réaction face à une œuvre est de nous demander si le peintre, l'écrivain, l'artiste était juif ou pas. Ça ne change rien mais le savoir me rapproche de lui.

Et la culture sépharade ?

Complètement différente, rien à voir, nous y sommes étrangers : nous avons été élevés dans l'esprit ashkénaze. Quand j'étais petit et que j'entendais chanter en hébreu à la synagogue sépharade j'avais l'impression d'entendre de l'arabe. Ils sont juifs, mais différents, par la culture, la nourriture, par l'accent.

Et votre ex-amie ?

Elle se savait juive, elle se sentait juive, mais pas plus que ça. Pour moi, le judaïsme ne se reflète pas dans le fait d'aller à la synagogue ou de faire Shabbat, il se reflète dans la façon de se sentir juif ou pas.

L'histoire de vos grands-parents a-t-elle produit sur vos parents les mêmes effets que sur vous ?

Cela a été beaucoup plus écrasant pour eux que pour moi. Mon frère et moi nous en avons tiré des modèles mais nos parents l'ont vécu au quotidien, pas toujours aisément, parfois comme un

poinds quand leurs parents traversaient des moments de détresse et qu'ils n'étaient pas en mesure de les soutenir. Pour une raison que j'ignore mes deux parents sont enfants uniques.

Vous avez esquissé un portrait de vos grands-parents entre idéalisation et fragilité.

Je les idéalise, c'est clair, mais c'est dû à ce qui s'est passé. Je me souviens avoir poussé mes grands-parents à aller voir *La liste de Schindler*. Ils ont apprécié le film. Ils ont témoigné, à mon incitation, à la *fondation Spielberg*, mais séparément et chacun refuse, encore aujourd'hui, de visionner le témoignage de l'autre. Ils m'ont dit : « Il y a certainement des choses qui se sont passées pour l'un et pour l'autre, dont nous n'avons jamais parlé, que nous ne voulons pas savoir. »

Les images que vous avez de vos grands-parents sont elles différentes de ce que disent vos parents ?

Du côté maternel, non. C'est plus difficile pour mes grands-parents paternels.

Que souhaitez-vous ajouter ?

J'aimerais à la fin de ma vie me dire que j'ai eu une vie aussi accomplie que la leur. Et j'espère que je ne passerai pas par les mêmes épreuves qu'eux. Ils sont pour moi des modèles de réussite, pas seulement matérielle mais aussi culturelle, familiale, d'esprit, de réputation, d'accomplissement, des modèles de vie saine, morale : on peut se regarder dans un miroir et être fier de soi.

COMMENTAIRE

Nicolas s'interroge sur ses choix de vie, ses façons de penser, ses références identitaires, son rapport à ses grands-parents et à leur histoire. Il oscille entre des termes symétriques : points communs et différences (entre chacun de ses grands-parents, entre eux et lui, entre lui et les autres) ; identité unique ou caractéristiques communes et valeurs universelles ; rupture et continuité dans l'histoire de sa famille, proximité (à ses grands-parents et au monde dans lequel ils ont vécu) et sentiment de la distance qui le sépare d'eux. Il montre les effets qu'ont eus et qu'ont encore sur lui la traversée de la Shoah par ses grands-parents et la rupture qu'elle a introduite dans leur histoire et dans leur monde : le risque de réduire leur histoire et leur personnalité à quelques traits et de les mettre en position de surmoi écrasants et de modèles indépassables. Ainsi, il a